

EN CHEMIN VERS L'EXIL (1) ...

2 juillet 1871

C'est le jour que j'ai fixé pour quitter Paris, en compagnie de Mme B...

Les élections complémentaires qui doivent avoir lieu vont attirer tous les mouchards aux sections de votes, dans l'espoir qu'ils auront d'y arrêter les malheureux suspects qui commettront l'imprudence d'exercer leur souveraineté.

Les gares sont moins surveillées.

A six heures du soir, Mme B. arrive dîner chez les Cauzard. Mais nous touchons à peine au repas.

Chacun a le cœur serré et voudrait bien être au lendemain déjà.

Ni ma femme ni l'enfant ne sont venus. La plus simple prudence l'exigeait.

Un peu avant sept heures, nous descendons, ma compagne de voyage et moi, sans le moindre bagage et comme sortant de visite.

Nous gagnons à pied le boulevard Magenta pour aller jusqu'à la gare du Nord où nous prendrons une voiture.

L'excellente mère de mon ami nous suit de loin, dans une véritable angoisse. Elle a entendu deux individus très connus comme mouchards dans le quartier, parler de quelqu'un qu'ils guettent.

L'un d'eux disait à l'autre: *Il est certainement dans cette rue. Nous finirons bien par le pincer.*

Malheureusement je ne suis pas le seul à me dissimuler; il peut être question d'un autre que moi.

Nous atteignons la gare du Nord quelques minutes après l'arrivée d'un train. Une seule voiture s'y trouve c'est une voiture découverte.

Hésiter à la prendre par le temps chaud qu'il fait encore à cette heure serait se rendre suspect. Nous voilà trottant vers la gare de Lyon par le Château-d'Eau, les grands boulevards et la rue de Lyon.

Peu de voyageurs au guichet.

- Deux premières Genève.

Au nom de Genève, un personnage aux allures policières qui se tient à l'entrée du couloir me regarde fixement.

- Monsieur a son passeport?

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes.*

- *Parfaitement; le voici.*
- *Mais vous avez demandé deux places?*
- *Ma femme part avec moi. Voici également son passeport.*
- *Où est madame?*

Je l'indique à l'agent. Elle est près de la barrière qui nous sépare.

- *C'est bien. Délivrez les billets à monsieur.*

Le buraliste me remet les deux cartons et je vais faire enregistrer nos bagages que, dans la journée, M. B... a déposés à la consigne.

Enfin nous montons en wagon.

C'est le train express, c'est même le premier qui aille à Genève sans transbordement des voyageurs, les ponts qu'on avait fait sauter durant la guerre venant seulement d'être rétablis. Tant mieux; cela diminuera encore les risques de l'aventure.

Huit heures sonnent, le train se met en marche.

Le lendemain matin, il arrivait à Ambérieu.

Comme nous n'avons pu échanger que de banals propos jusqu'alors, notre compartiment étant au complet, je profite de l'arrêt pour parler de notre affaire à Mme B...

Nous approchons de l'instant critique. Dans deux heures à peine nous serons à Bellegarde, au point le plus dangereux.

Malgré tout son courage et son dévouement, ma compagne est prise d'une agitation qui peut nous jouer un vilain tour.

- *Feignez d'être accablée de sommeil, ce qui paraîtra fort naturel. Vous trahirez moins votre inquiétude.*

Nous voilà à Bellegarde!

Machines, tender et wagons sont aussitôt entourés de mouchards, et de gendarmes.

«*Bellegarde! Bellegarde! Personne ne descend!*» crient à tue-tête les employés.

Juste le contraire de ce qui se passe à ce même point lorsqu'on revient de Suisse: *Tout le monde descend!* dit-on alors aux voyageurs.

Les portières donnant sur le quai et sur la voie ont chacune leur gardien. Impossible d'échapper à la visite.

Nous nous trouvons précisément dans le premier compartiment du premier wagon. C'est par nous que commence la cérémonie.

Le commissaire de surveillance et un agent font irruption.

- *Vos passeports, s'il vous plaît, messieurs les voyageurs.*

Je tire le mien. Le policier le déplie et le lit lentement, en me regardant avec soin.

- *Et vous, madame?*

Mme B..., l'air endormi, tend le papier, comme ennuyée de ce dérangement.

L'homme le regarde à peine et me demande:

- *C'est votre dame, monsieur?*

- *Oui; elle est très fatiguée.*

La visite se continue de la même façon de wagon en wagon, de compartiment en compartiment.

Heureusement le train n'a que quatre voitures de voyageurs et l'ambulant de la poste. Mais cela dure tout de même une bonne heure et demie.

Enfin le sacramental «*Allez!*» est prononcé par le chef de gare, et quelques secondes après nous entrons dans le tunnel qui traverse la montagne du Credo, aux flancs de laquelle est accroché le célèbre fort de l'Écluse.

Notre train ne s'arrêtant maintenant qu'à destination nous n'avons plus rien à craindre.

Sous le tunnel long de plus de quatre kilomètres, nous nous embrassons cordialement, Mme B... et moi, au grand ébahissement de nos compagnons de voyage qui ne semblent rien comprendre à cette explosion de tendresse entre deux époux dont l'âge ne s'accorde guère avec de telles effusions.

Une demi-heure après nous descendons à la gare de Cornavin et nous allons à la poste pour y adresser à l'ami Lavaud un télégramme ainsi conçu: «*Photographies très bien réussies. En commanderai d'autres prochainement*».

- *Ah! pour ça non, par exemple!* s'est paraît-il écrié notre ami en embrassant ma femme qui, anxieuse, attendait chez lui la bienheureuse dépêche! Ah! cher et vieux Paris! te reverrai-je jamais!

Gustave LEFRANÇAIS.
